



7 rue de l'Héronnière - BP 43302
 44033 Nantes cedex 1

Responsable jeunes publics : Guillaume Mainguet
 guillaume.mainguet@3continents.com

Coordinatrice jeunes publics : Julie Brébion
 sen@3continents.com
 02 40 69 90 38

Le Festival des 3 Continents remercie pour leur soutien à ce programme le Conseil Général de Loire-Atlantique, la Ville de Nantes et le Conseil Régional des Pays de la Loire, ainsi que pour leur collaboration l'association Bul'Ciné, le CRDP des Pays de la Loire, l'Inspection académique de Loire-Atlantique.

création graphique : Chloé Bergerat



FESTIVAL DES 3 CONTINENTS
 nantes

20-27 novembre 2012
 www.3continents.com

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Conçu par Guillaume Mainguet et Julie Brébion.
 Textes « pistes pédagogiques » par Nicolas Thévenin.

LOS OLVIDADOS DE LUIS BUÑUEL

SYNOPSIS PAGE 3

LES ENFANTS DE BUÑUEL PAGE 3

AVANT-PROPOS PAGE 4

PISTES PÉDAGOGIQUES PAGE 5

POÈME DE JACQUES PRÉVERT PAGE 11



LOS OLVIDADOS
de Luis Buñuel

FICHE TECHNIQUE

Mexique · 1950
Noir et blanc · 80'
espagnol sous-titrés français · 35mm

Réalisation : Luis Buñuel
Scénario : Luis Buñuel, Luis Alcoriza
Image : Gabriel Figueroa
Montage : Luis Buñuel, Carlos Savage
Musique : Rodolfo Halffter
Interprètes : Estela Inda, Miguel Inclan,
Alfonso Mejia, Roberto Cobo
Distributeur : Films sans Frontières



Biographie du réalisateur

LUIS BUÑUEL

Né en 1900, Buñuel est marqué par une forte éducation religieuse. Il étudie à Madrid où il obtient un diplôme en philosophie. Il côtoie Garcia Lorca, Dali, et est l'assistant d'Épstein sur *La Chute de la maison Usher* en 1928. Il coréalise avec Dali *Un chien andalou* qui fait sensation auprès des surréalistes. En 1930, son film *L'Âge d'or* fait scandale, il ne sera dans les salles obscures que cinquante ans plus tard. Après un séjour aux USA, il s'installe au Mexique en 1947 où il se montre très productif, avec entre autres *Los Olvidados* et *Viridiana* (Palme d'or à Cannes en 1961).



Synopsis

Dans une banlieue déshéritée de Mexico, El Jaïbo, échappé d'une maison de correction retrouve sa bande. Ensemble, ils agressent un aveugle et dévalisent un cul-de-jatte. Mais El Jaïbo veut avant tout se venger de Julien, qu'il accuse de l'avoir dénoncé. Accompagné du jeune Pedro, El Jaïbo attire Julien dans un traquenard et le tue. Seul témoin du meurtre, Pedro va alors désespérément tenter de retrouver le droit chemin...



LES ENFANTS DE BUÑUEL

Source : *Mon dernier soupir* de Luis Buñuel, édition Robert Laffont

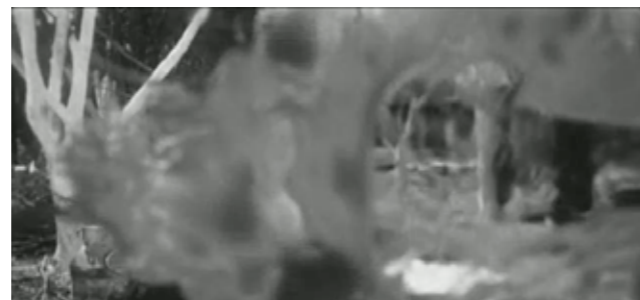
Luis Buñuel est sur le point de prendre la nationalité américaine, quand il croise à Mexico en 1946 le producteur Oscar Dancigers, qu'il a connu à Paris. Celui-ci lui propose de venir travailler auprès de lui. Buñuel n'hésite pas une seconde et s'installe à Mexico avec sa famille. Il sait dès lors que le système de production du pays se compose de films de genres populaires à de très petits budgets avec des acteurs imposés. C'est dans le cadre de ces contraintes que Buñuel va réaliser vingt de ses trente-deux films dont quelques uns de ses films les plus inspirés. Le projet de *Los Olvidados* s'est construit avec le désir de Dancigers de faire un film plus sérieux. Buñuel accumule alors des éléments sur la vie quotidienne de Mexico et découvre, entre autres, une note dans un journal qui évoque la découverte d'un corps d'un enfant de 11 ans sur un tas d'ordure. Pendant quatre ou cinq mois, Buñuel raconte qu'il se mit à « parcourir les « villes perdues » c'est-à-dire les banlieues improvisées, très pauvres, qui entourent Mexico. Légèrement déguisé, portant mes plus vieux vêtements, je regardais, j'écoutais, je posais des questions, je me liais avec les gens. Certaines choses vues sont passées directement dans le film. » Lors du tournage l'équipe a montré quelques réticences sur les choix de Buñuel. La coiffeuse démissionne suite à la scène où la mère de Pedro rejette son fils qui revient à la maison, convaincue qu'aucune mère mexicaine pourrait avoir ce comportement. Buñuel avait cependant lu dans un journal qu'une mère mexicaine avait jeté son jeune enfant par la portière d'un train quelques jours plus tôt. Il raconte aussi qu'un de ses techniciens lui demanda pourquoi il ne faisait pas un vrai film mexicain au lieu d'un film misérable comme celui-ci. La sortie du film à Mexico

prolongea cette perception du film, en restant 4 jours à l'affiche et suscitant des réactions violentes. La critique reproche une vision trop sombre, déformée et insultante pour le Mexique. « *Un des grands problèmes du Mexique, aujourd'hui comme hier, est un nationalisme profond d'infériorité. Syndicats et associations demandèrent aussitôt mon expulsion, la presse attaqua le film. A la fin de la projection privée, la femme du peintre Diego Rivera, se tenait impérieuse et méprisante sans me dire un mot, une autre femme [...] se précipita sur moi folle d'indignation, les ongles en avant criant que je venais de commettre une infamie, une horreur contre le Mexique.* » La présentation du film à Paris touche ses amis surréalistes alors que le parti communiste ne souhaite pas parler du film le jugeant « *film bourgeois* ». En effet Georges Sadoul —écrivain français— lui explique que « *on voit à travers la vitre d'un magasin un des jeunes gens entrepris par un pédéraste qui lui fait des propositions. Arrive alors un agent de police et le pédéraste s'enfuit. Cela signifie que la police joue un rôle utile : ce n'est pas possible de dire ça ! Et à la fin, dans la maison de redressement, tu montres un directeur très gentil, très humain, qui laisse un enfant sortir pour acheter des cigarettes !* ». Un article enthousiaste du metteur en scène soviétique Poudovkine paru dans *la Pravda*, change la réaction du Parti communiste puis le Festival de Cannes offre au film un succès critique et le Prix de la mise en scène. Ce bon retour européen permet au film de ressortir au Mexique, où il resta deux mois en salle. Buñuel dira plus tard que *Los Olvidados* lui a permis de se retrouver, pensant auparavant qu'il ne referait jamais plus de cinéma personnel.

PISTES PÉDAGOGIQUES



Los olvidados peut être envisagé comme le point de convergence de la plupart des thèmes et motifs qui traversent la programmation « Vivre la ville » : la focalisation initiale sur un groupe comme préambule à l'évocation de destinées individuelles (*La rue de la honte* de Kenji Mizoguchi), la jeunesse marginalisée et en prise avec la violence et la brutalité d'un environnement social (*Amer béton* de Michael Arias), ou encore l'habitat précaire (*John John* de Brillante Mendoza).



UNE OUVERTURE EN FORME DE MANIFESTE

Los olvidados débute par une double adresse au spectateur. La première (« *Ce film s'inspire de faits réels. Aucun personnage n'est fictif.* ») pose le rapport à ce qui est filmé, et engage un souci proche du néo-réalisme italien, notamment *Sciuscia*, de Vittorio de Sica, qui met en scène des enfants des rues de Rome.

Le second encadre plus largement l'intention du cinéaste : « *Il n'y a guère de capitales comme New York, Paris, Londres, dont le luxe ne cache des foyers misérables, où, mal nourris, privés de toute hygiène, d'école, grandissent des enfants voués au crime. La société tente de remédier au mal : le succès de ses efforts reste très limité. Le présent n'engage pas l'avenir : un jour viendra où les droits de l'enfant seront respectés. Mexico, grande cité modernisée, n'échappe pas à la règle. Ce film montre la vie telle qu'elle est. Il n'est pas réaliste. Il laisse la solution*

à ce problème aux forces du progrès. » Cet avertissement de nature profondément déterministe et revendicative fait écho à la scène de la figure de la fête foraine, au cours de laquelle nous découvrons des enfants exploités et menaçant de se venger s'ils ne sont pas payés, ainsi que la scène de tribunal, qui souligne la complexité des raisons structurelles du comportement de Pedro : selon le juge, la responsabilité en incombe aux parents, tandis que sa mère expose la difficulté d'élever seule ses enfants. L'institution, incarnée par le bienveillant directeur de l'établissement dans lequel Pedro est intégré, se présente d'ailleurs comme une possibilité d'échapper aux conditions sociales d'existence, au moins ponctuellement.

Mais l'adresse au spectateur la plus directe, brutale et inattendue, est le jet de l'œuf sur la caméra. Cette saillie d'animosité le prend à partie, l'interpelle, le somme de poser un regard sur la détresse de l'enfant, comme le fera quelques années plus tard Jean-Pierre Léaud avec le regard-caméra final d'Antoine Doinel dans *Les 400 coups*.



FIGURES DE LA DÉLINQUANCE JUVÉNILE

Au centre du groupe de garçons qui donne corps à la première partie du film, émerge El Jaibo. Grand, charismatique, il a pour lointains cousins les adolescents américains des films de Nicholas Ray (*La fureur de vivre*) ou Francis Ford Coppola (*Outsiders*). Il apparaît très vite, cependant, dans sa grande violence, sa lâcheté (en s'attaquant aux handicapés ou aux faibles), son absence de principes moraux (en séduisant la mère de Pedro, alors que ce dernier garde secret le meurtre qu'il a commis), et le regard de concupiscence qu'il porte sur les femmes.

Deux scènes viennent relativiser l'idée d'un personnage négatif par essence, conformément au regard de Buñuel : tout d'abord, l'idée d'un transfert de la violence (lorsque Petits-yeux, après être malmené par El Jaibo, menace de frapper l'aveugle avec une pierre) comme fatalité de conditions d'existence douloureuses ; et surtout la mort et l'abandon sauvage du corps d'El Jaibo. Par un contraste brutal avec les propos simultanés de l'aveugle (« *Il faudrait les tuer avant qu'ils naissent.* »), le cinéaste confère à ce personnage de l'humanité et fait naître de l'empathie à son égard.

LE RÊVE DE PEDRO

Le rêve de Pedro, qui intervient dans un film plutôt ramassé, sans digression (montage basé sur des fondus enchaînés, comme de micro-ellipses) et offre donc un contrepoint formel très net, se déroule après le meurtre de Julian par El Jaibo, auquel il a assisté. Il consiste en un déni du réel, en offre un renversement positif (le geste d'affection de la mère à l'égard de son fils). Il est traversé simultanément par des visions de beauté et d'horreur (le bras tendu signifiant l'irruption du Jaibo) et se construit dans une veine expressionniste qui fait écho à certaines séquences de *La nuit du chasseur* (réalisé par Charles Laughton cinq ans plus tard), tout comme certains plans du film sont marqués par le caractère symbolique de l'utilisation de la lumière.

La fuite de Pedro à l'arrivée de la police chez sa mère, qui le conduit à traverser les baraquements de son quartier, à laquelle se succède son errance dans les rues bourgeoises de la ville, offre une opposition entre réel et projection mentale identique à celle du rêve. Cet espace semble d'autre part perverti, comme le suggère Buñuel avec la rencontre entre Pedro et un homme dont on suppose qu'il réclame à l'enfant des faveurs sexuelles en échange d'argent (filmée depuis l'intérieur d'une boutique, la conversation n'est pas audible).

D'autre part, au cours de son rêve, entre autres saillies de l'imagination de Pedro, un poulet apparaît devant lui, comme la trace d'une omniprésence de volatiles dans le film (jusqu'au massacre des poules par Pedro, pour expulser sa colère), et plus largement d'un surréalisme discret.



LOS OLVIDADOS PAR JACQUES PRÉVERT

Spectacle, Edition Gallimard

La dernière fois que j'ai vu
Luis Bunuel
c'était à New York en 1938
et en Amérique du Nord
Je l'ai vu avant-hier soir à Cannes
de très loin
et de très près
Il n'a pas changé

Luis Bunuel n'est pas montreur d'ombres
d'ombres consolantes consolées
et confortablement martyrisées
Et comme il y a des années
Le massacre des innocents le blesse et le
révolte
lucidement
généreusement
sans qu'il éprouve le moins
du meilleur monde la salutaire
nécessité
d'un bouc émissaire planté
en croix pour le légitimer
ce massacre

Luis Bunuel n'est pas un montreur
d'ombres
plutôt un montreur de soleils
mais
même quand ces soleils sont sanglants
il les montre
innocemment

Olvidados
los olvidados

Quand on ne connaît pas la langue
on croirait des arbres heureux

los olvidados

des platanes ou des oliviers

los olvidados

petites plantes errantes des faubourgs
de Mexico-City
prématurément arrachées
au ventre de leur mère
au ventre de la terre
et de la misère

Los olvidados

enfants trop tôt adolescents
enfants oubliés
relégués
pas souhaités

Los olvidados

la vie n'a pas eu le temps de les caresser
Alors ils en veulent à la vie
Et vivent avec elle à couteaux tirés

Les couteaux
que le monde adulte
et manufacturé leur
a très vite enfoncés
dans un cœur
qui fastueusement
généreusement
et heureusement battait

Et ces couteaux
ils les arrachaient eux-mêmes de leur
poitrine
trop tôt glacée
et ils frappent au hasard
au petit malheur
entre eux
à tort et à travers
pour se réchauffer un peu
Et ils tombent publiquement
en plein soleil
mortellement frappés

Los olvidados

enfants aimants et mal aimés
assassins adolescents
assassinés

Mais

au milieu d'une fête foraine
un enfant épargné
sur un manège errant
sourit un instant en tournant
Et son sourire
c'est le soleil qui se cache et se lève
en même temps
Et le beau monde grinçant des officielles
festivités
illuminé par ce sourire
embelli par ce soleil
respire lui aussi un instant
et un petit peu jaloux se tait

La dernière fois que j'ai vu
Luis Bunuel
c'était à Cannes un soir sur la Croisette
en pleine misère à Mexico-City
Et tous ces enfants qui mouraient
atrocement sur l'écran
étaient encore bien plus
vivants que beaucoup parmi les invités.